

Études littéraires africaines

GALLOUËT (Catherine), DIOP (David), BOCQUILLON (Michèle) et LAHOUATI (Gérard), eds., *L'Afrique du siècle des Lumières : savoirs et représentations*. Oxford : Voltaire Foundation, coll. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 05, 2009, XXIX-307 p. – ISBN 978-0-7294-0959-9



Nicolas Brucker

Number 28, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028804ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028804ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brucker, N. (2009). Review of [GALLOUËT (Catherine), DIOP (David), BOCQUILLON (Michèle) et LAHOUATI (Gérard), eds., *L'Afrique du siècle des Lumières : savoirs et représentations*. Oxford : Voltaire Foundation, coll. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 05, 2009, XXIX-307 p. – ISBN 978-0-7294-0959-9]. *Études littéraires africaines*, (28), 85–87. <https://doi.org/10.7202/1028804ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

sociétés africaines. Mais le jazz n'est pas le seul genre musical abordé, loin s'en faut. Le lecteur découvre aussi la façon dont différentes musiques africaines, comme le *taarab* swahili, ou d'autres, plus lointaines, comme le blues américain ou le *gwoke* antillais, investissent les textes et leur donnent une dimension particulière.

L'intérêt du livre tient à la façon dont il met en évidence la très grande diversité du traitement littéraire de la musique dans des textes d'auteurs aussi différents que Taos Amrouche, Mongo Beti, Kangni Alem, Ken Walibora, Olympe Bhêly-Quenum, Camara Laye, Ahmadou Kourouma, Chinua Achebe, etc., et dans des zones géographiques aussi multiples que le Maghreb, l'Afrique centrale, orientale et occidentale et même les Antilles – seule l'Afrique australe est absente du livre. La musique peut avoir un rôle diégétique ou poétique, être citation, thème, symbole, trame même du texte ; un instrument peut devenir personnage, tel le tambour du roman *Tambour Babel* d'Ernest Pépin étudié par Florence Paravy ; autant de façons dont les références musicales « chromatissent la surface du texte, autant qu'elles en travaillent la profondeur » (R. Fotsing Mangoua, p. 11). La musique n'est, dans les textes, jamais anecdotique, elle n'a rien d'un décor. Elle est liée à la mort et à la souffrance, à la construction de l'individu aussi bien qu'à la cohésion sociale. Sa dimension éminemment politique est indissociable de sa dimension littéraire.

■ Lætitia LE GUAY-BRANCOVAN

GALLOUËT (CATHERINE), DIOP (DAVID), BOCQUILLON (MICHÈLE) ET LAHOUATI (GÉRARD), EDS., *L'AFRIQUE DU SIÈCLE DES LUMIÈRES : SAVOIRS ET REPRÉSENTATIONS*. OXFORD : VOLTAIRE FOUNDATION, COLL. STUDIES ON VOLTAIRE AND THE EIGHTEENTH CENTURY, 05, 2009, XXIX-307 P. – ISBN 978-0-7294-0959-9.

En l'inscrivant dans le contexte culturel du XVIII^e siècle, le volume décrit le discours européen sur l'Afrique, à partir de supports variés, récits de voyage, œuvres de fiction, ou matériel iconographique. L'intérêt scientifique, propre aux explorateurs et aux naturalistes, est supplanté par le thème esclavagiste. Géographiquement mal connu, le continent africain existe d'abord en tant que mauvaise conscience de l'Européen, qu'il s'appelle Voltaire, Prévost ou Raynal. Mais cela même se traduit en d'innombrables nuances : c'est tout l'enjeu de l'ouvrage d'enserrer dans une approche unique la myriade d'images du Noir qui se dégage des textes étudiés. En s'aidant de la théorie du discours proposée par Michel Foucault, les auteurs tentent de percer, sous le propos explicite et le « régime de vérité » auquel il est soumis, l'unité d'une représentation dans l'*épistémè* de l'époque. Évitant le double écueil idéologique et téléologique, ils réussissent à ressaisir un matériau qui se présente de prime abord comme éclaté, tant dans ses formes que dans ses enjeux manifestes.

Les observations sur la culture africaine, livrées par le botaniste Adanson dans son *Voyage au Sénégal* (1757), sont ainsi brouillées par les contraintes

discursives et sociales (D. Diop). La reine Zingha, entre mythe et réalité, est un autre exemple de la fabrique d'un imaginaire dont nous sommes encore aujourd'hui largement tributaires (C. Gallouët). Par un autre biais, T. Hallier aboutit à une conclusion semblable : dans le discours public français, alors que de la représentation du monde l'Afrique a disparu, émerge la figure du Noir, qui n'est encore qu'un esclave antillais. Soumettant l'altérité du Noir à une analyse des pratiques rituelles, le Président de Brosses rompt avec une attitude de rejet, d'une part, et une herméneutique symbolique, d'autre part, qui, en s'appropriant la réalité décrite, la réduit et la tronque. Son essai de religion comparée relève d'une approche authentiquement anthropologique, en rupture avec le discours ambiant (G. Lahouati). François Le Vaillant, en revanche, reste prisonnier d'une anthropologie classique qu'il doit à l'idéalisme des Lumières. Il n'en concourt pas moins par ses deux récits de voyage à faire connaître l'Afrique du Sud à ses contemporains (S. Huigen). Un certain nombre de mythes sont passés en revue au fil des études : Jagas, Hottentots, géants patagons, sans oublier les références au royaume de Butua dont le roman de Sade, *Aline et Valcour*, donne une description précise. J.-M. Racault se penche sur le cas des Quimos de Madagascar, se demandant comment se construit une vérité scientifique, quels corrélats anthropologiques elle amène, quelle influence elle exerce sur les sciences de l'homme et l'épistémologie. Tout autre est le point de vue adopté par l'écrivain : H.-J. Dulaurens, Voltaire ou Rétif de la Bretonne confirment une représentation stéréotypée du Noir, assimilé à l'ignorance et au vice, ou instrumentalisé pour servir la controverse philosophique (S. Pascau, P. Cambou, E. Sauvage). Le cas offert par Mme de Duras est plus intéressant en ce sens qu'il fait du Noir l'allégorie de la Révolution. Présentée dans *Ourika* (1823) comme un facteur d'oppression, celle-ci ouvre cependant la voie du progrès. *Ourika* dit à la fois le regret d'une Révolution manquée et l'espoir d'une régénération politique (M. Taormina).

Considéré sous l'angle esthétique, le Noir lance un défi au goût classique. La métaphysique du Beau élabore un racisme esthétique qui démontre la laideur des Africains (F. Madonia). De même, l'iconographie du Noir, relativement négligée par la critique, est à reconsidérer du point de vue de l'élaboration d'une image de l'autre, au-delà des savoirs et des fantasmes. Stéréotypée, l'image du Noir, qu'elle soit politique ou scientifique, ne marque pas d'évolution sensible ; elle reste en tout cas en deçà des problématiques littéraires et ethnographiques qu'elle est censée illustrer. Fortement connotée, elle oscille entre le bon sauvage et la brute barbare, même si le marquage négatif l'emporte très largement. Ces deux représentations de l'Africain convergent en s'opposant, selon un dialogisme culturel où se lit le regard de l'Européen. Alors que les études de P. Graille, N. Malais et A. Eche se répondent jusqu'à produire une impression de redondance, celle de M. Bocquillon, parce qu'elle s'exerce sur un corpus étroit, les *Lettres d'Afrique* du chevalier de Boufflers, convainc davantage. Sa représentation de l'Africain, et particulièrement de l'Africaine, advient en contrepoint de l'absence de la femme aimée, la blanche Éléonore de Sabran. L'estampe anti-esclavagiste n'échappe pas non plus au stéréotype, engageant un processus de réification du Noir. P. Davis montre que, durant la période révolutionnaire, l'image de

l'esclave affranchi est un symbole de liberté, et qu'elle marque l'autocélébration des valeurs républicaines, renvoyant à l'Européen une image valorisante de lui-même, et confirmant la fonction de contrôle de l'autre qu'elle a toujours exercée jusqu'alors.

Richement illustré, le volume, par ailleurs soigné, est nanti d'une bibliographie fournie, et d'un double index, lui aussi très utile.

■ Nicolas BRUCKER

HÉNANE (RENÉ), « *LES ARMES MIRACULEUSES* » D'AIMÉ CÉSAIRE. *UNE LECTURE CRITIQUE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2008, 352 P. – ISBN 978-2-296-06641-0.

Dans sa première partie, « Genèse et métamorphoses des *Armes miraculeuses* », cet ouvrage montre que, sur le plan de la structure, l'œuvre étudiée est un agglomérat très contrasté de poèmes écrits et publiés entre 1940 et 1945, années d'une grande créativité poétique pour Césaire, marquées notamment par la rencontre avec André Breton. René Hénane retrace ici l'histoire des différents manuscrits qui ont abouti à la parution des recueils *Tombeau du soleil* et *Colombes et Memfenils*, eux-mêmes à l'origine des *Armes miraculeuses*, œuvre publiée pour la première fois en 1946.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, « Lectures critiques et thématiques », R. Hénane décrypte les poèmes les uns après les autres et en souligne les caractéristiques : complexité, longueur extrême (« Les pur-sang », « Le grand midi », « Batouque », « Simouns »...), syntaxe désarticulée, opacité, constellations d'images, présentation graphique difficile à comprendre, primauté de la nature et du végétal dans l'imagerie du texte, qui devient un véritable théâtre botanique (« La conquête de l'aube », « Poème pour l'aube », « Femme d'eau », « La forêt vierge »...). On y retrouve l'onirisme (« Prophétie », « Visitation », « Annonciation »...), ainsi que, souvent, des appels à la mort qui transforment le poème en un véritable cri insurrectionnel ; celui-ci éclate, violent, éruptif, exutoire (« Avis de tirs », par exemple), formant une « lance au visage de l'Europe colonialiste qui, en trois siècles d'aliénation et d'oppression, a abâtardi la race » (p. 43). Les poèmes de Césaire sont ainsi l'expression « de la révolte et de la haine contre la stagnation d'une vie de mensonges et de préjugés » (p. 71), contre la sottise, les lâchetés, les abandons et l'immoralité d'un monde avili. Primat de la sensorialité, spleen, écriture dysphorique, abandon moral, désarroi, tentative conjuratoire et crise existentielle sont d'autres caractéristiques qui reviennent inlassablement pour constituer les éléments marquants de la forme typique de l'expressionnisme césairien. Le choc entre le rêve et la réalité reste brutal (« La conquête de l'aube »), les poèmes conjuguant le juron et l'injure avec un énigmatique et récurrent « rien » qui désigne le vide, le « néant » d'où naîtra le monde de demain.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, « *Les Armes miraculeuses* : une naturation ...une maturation », R. Hénane récapitule les motifs récurrents dans les poèmes, tels que le primat du végétal, l'onirisme, l'œil, le regard, la